

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

LA VOIX DE L'ÉCOLIER

DU

COLLEGE JOLIETTE

LA CHARITE FAIT LE CHRETIEN, L'ÉTUDE FAIT L'AVENIR.

Vol. II) Collège Joliette, Vendredi 1er Mars 1878. (No. 12)

HISTOIRE DE FRANCE

LES PREMIERS VALOIS

Étude historique.

Charles le Bel était mort sans postérité mâle ; le sceptre devait donc sortir de sa famille. L'héritier le plus direct du trône était Édouard III, roi d'Angleterre, petit-fils de Philippe le Bel par sa mère Isabelle de France ; mais Philippe, comte de Valois, petit-fils de Philippe le Hardi, vit appliquer en sa faveur la loi saillique et fut proclamé roi sous le nom de Philippe VI. Aussitôt qu'il fut en possession du pouvoir, le nouveau souverain chercha à se distinguer par une action d'éclat. Les Flamands s'étaient insurgés contre leur comte Louis de Nevers, dont la tyrannie pesait lourdement sur ces peuples avides de liberté.

Philippe VI marcha contre les rebelles, les atteignit près de Cassel et, malgré la vive résistance qu'ils opposèrent, les vainquit complètement. Cette expédition, brillamment conduite, couvrit de gloire le roi de France et fit partout respecter ses armes. Édouard III, qui n'avait pas abandonné ses prétentions à la couronne de France, vit avec une envie mal dissimulée les succès de son rival. Il résolut de le combattre. L'occasion ne se fit pas attendre. Les Flamands, de nouveau révoltés et se sentant incapables de supporter seuls le poids d'une grande guerre, invoquèrent le secours des Anglais. La France et l'Angleterre en armes se retrouvèrent ainsi en face l'une de l'autre. L'antique rivalité de ces deux peuples se révéla impétueuse et bouillonnante. Animés d'une haine égale, doués d'un courage semblable, ils brûlaient du désir de mesurer leurs forces et de combattre pour la suprématie.

Trois grands événements militaires, trois désastres

pour la France, signalèrent la lutte pendant le règne de Philippe VI ; ils furent comme le prélude du drame sanglant qui allait se dérouler sous les yeux de l'Europe et qui, pendant un siècle, devait tenir en suspens les destinées de la monarchie. Dès le commencement des hostilités, la France eut la douleur de voir sa flotte détruite dans le port de l'Écluse par les navires anglais auxquels elle voulait barrer le passage. Une armée ennemie, débarquée sur le continent, se précipita ensuite sur la France, comme sur une proie qui ne pouvait lui échapper ; disposée à une guerre d'extermination, elle pénétra dans les campagnes, semant partout les ruines sur son passage. Mais cette marche rapide et imprudente pouvait devenir funeste aux Anglais. Philippe de Valois les atteignit avec des forces supérieures, les cerna et les tint bloqués dans leur camp de Crécy, non loin d'Abbeville. Il eût suffi d'un peu de prudence pour s'assurer un triomphe complet ; mais les troupes françaises, emportées par une ardeur aveugle, se précipitèrent sur les retranchements ennemis, où tous leurs efforts vinrent échouer. Plus de dix mille Français restèrent sur le champ de bataille ; à peine quelques bataillons mutilés échappèrent-ils au désastre. La France n'était pas encore revenue de sa stupeur lorsque, dix mois plus tard, la prise de Calais vint mettre le comble à la consternation du pays.

À ces malheurs vint se joindre un fléau plus redoutable que la guerre : une contagion connue sous le nom de *Peste noire* se répandit sur tout le royaume et y exerça d'affreux ravages. La désolation et le deuil étaient universels : chaque jour l'implacable fléau moisonnait des milliers de victimes. Des dissensions religieuses vinrent encore ajouter à l'horreur de la situation. Philippe VI, imitateur de la politique haineuse de Philippe le Bel, entacha sa mémoire par ses nombreux démêlés avec le Saint-Siège. Le premier des Valois avait de grandes qualités : il était juste, brave et ami de la justice ; mais son imprudence lui fit commettre de grandes fautes et fut pour la France une source de

maux. A sa mort, il laissa le royaume dans l'état le plus déplorable.

Le règne de Jean II fut loin de porter remède à tant de calamités. Le successeur de Philippe VI était courageux, juste et bon, mais son irrésolution le rendait incapable de lutter contre son redoutable adversaire Edouard III. D'un autre côté, il ne put parvenir à dompter l'indiscipline de la noblesse, excitée sans cesse par les intrigues de Charles le Mauvais, roi de Navarre. Cependant la trêve conclue avec l'Angleterre était sur le point d'expirer. Jean convoqua les états généraux qui lui accordèrent des subsides pour lever une armée de cent cinquante mille hommes. La guerre recommença bientôt. Tandis que le roi s'occupait à réduire la Normandie, le *Prince noir* pénétrait jusqu'au cœur du royaume, ravageant plusieurs provinces sur son passage. Jean vole enfin à sa rencontre avec des forces supérieures et l'atteint près de Poitiers. Il aurait pu affamer les Anglais qui se trouvaient cernés de toutes parts sur une hauteur, mais, n'écoutant que sa fougue chevaleresque, il ordonne inconsidérément l'attaque. Les ennemis qui ont pour eux l'avantage de la position, repoussent l'assaut avec vigueur. Toute la vaillance française vient échouer contre leurs bataillons compacts et serrés. Vainement le roi, suivi de l'élite de la chevalerie, accomplit des prodiges de valeur et se porte au plus épais de la mêlée, les rangs ennemis ne s'entr'ouvrent un instant que pour se refermer sur lui et le constituer prisonnier. La défaite de Poitiers, plus humiliante encore que celle de Crécy, atteignit de la manière la plus cruelle le sentiment national français ; un long cri de douleur s'éleva dans toutes les parties du royaume à la nouvelle de cette catastrophe.

Pour comble de malheur, dans ce pressant danger, la discorde éclata au sein de Paris et alluma partout le feu de la guerre civile. La capitale était en proie aux factions et les campagnes se voyaient infestées de bandes de pillards qui mettaient le feu aux châteaux et dévastaient les terres des seigneurs. Cette insurrection connue sous le nom de *Jacquerie* causa des dommages incalculables. Pendant ce temps le roi gémissait dans les fers et le Dauphin essayait en vain de rétablir l'ordre. Le traité de Brétigny, conclu en 1360, rendit la liberté à Jean II, mais l'infortuné monarque ayant reconnu qu'il était impossible d'en remplir les conditions, retourna mourir dans son cachot de Londres, donnant ainsi aux rois un exemple mémorable de loyauté et de bonne foi.

MATHIAS TELLIER — *Rhetorique.*

(A continuer.)

Le VIEIL ERMITE de "L'INDUSTRIE"

CONTE.

Une froide nuit de janvier, au dehors, tient la ville silencieuse sous son étreinte glaciale, les rayons de la lune qui se balance dans un ciel limpide et profond, effleurent, en glissant, la neige durcie. A l'intérieur de notre demeure, les rouges lueurs de l'âtre, font étinceler le givre des fenêtres, tandis que de grandes ombres dansent sur les murs de l'appartement où nous sommes réunis.

Le vent du nord que l'on entend mugir et la *bruyante* nous ont amené un vieux mendiant. Son souper pris, il s'est retiré près du feu. Instinctivement nous avons fait cercle.

De pauvres haillons couvrent son corps amaigri. Quelques mèches de cheveux blancs, une longue barbe également blanche encadrent sa figure, de la pipe qu'agite sa main tremblante s'échappent d'épaisses spirales de fumée.

Nos yeux, depuis quelques instants, restent attachés sur cet homme à l'air souffrant mais au regard doux et sympathique, lorsque mon père lui dit :

— L'endroit vous est-il complètement inconnu, ami ? n'avez-vous jamais visité ces lieux ?

— Une fois, répond le vieillard ; j'étais bien jeune alors, j'avais dix-huit ans, je crois ; j'en ai soixante-seize aujourd'hui.

Sa paupière se soulève lentement, son œil brille.

— Un curieux incident m'arriva.....

Nous pressentons un conte, une légende toute peuplée de loups-garous, de revenants. Mon frère tousse, les chaises font du bruit, on s'approche davantage, papa se lève, va ranimer la flamme du foyer et revient s'asseoir. Toute la famille, nous sommes là prêtant l'oreille.

Après une pause, il reprend :

— Le vent ne soufflait pas ainsi à l'époque dont je veux vous parler, la neige ne couvrait pas le sol ; au contraire, la chaleur de l'été commençait à dorer les moissons de mon père dans la paroisse voisine. Ici ni blanches maisonnettes, ni vastes édifices. A la place de votre petite ville gentille et proprette, partout de grands arbres bornaient l'horizon, d'épaisses broussailles s'enchevêtraient sur les rives de l'Assomption.

Un jour j'étais dans cette forêt, mon fusil à la main, en quête de gibier. Il pouvait être neuf heures. Fatigué, je cherchai un peu d'ombre pour me reposer et savourer mon frugal repas du matin.

J'étais arrivé à l'endroit qu'occupe maintenant l'ex-

trémité sud de la ville. La côte escarpée, dominant les hautes futaies du bord opposé, offrait un coup-d'œil splendide. A mes pieds les eaux coulaient, bouillonnantes et effarées, sur leur lit de roches.

En jetant un regard sur le site qui m'environnait, j'aperçus, à quelques pas de moi, un homme dans l'attitude de la prière. Son long vêtement sombre retombait en larges plis ; sur ses épaules flottaient quelques rares boucles de cheveux blancs. Un banc de gazon adossé au tronc d'un énorme pin lui servait de prie-dieu. Agepointillé, il contemplait une figure de saint Joseph incrustée dans l'écorce du végétal de la forêt.

Le bruit de mes pas le tira de sa profonde méditation. Sans aucun étonnement, il s'avança vers moi. Je pus alors contempler son visage décharné, son front chauve et ridé, mais où brillait je ne sais quel rayon d'en haut.

— C'est Dieu, dit-il qui vous envoie, jeune homme, pour me rendre les derniers devoirs, comme il envoya jadis saint Antoine au solitaire de la Thébaïde.

Il me fit signe de le suivre. Nous nous enfouçâmes sous le bois par un étroit sentier. La forêt était toute imprégnée de soleil, le feuillage frémissait sous la douce haleine des zéphirs, l'air était rempli de chants d'oiseaux et de frémissements d'insectes.

J'entendais, de temps en temps, la voix cassée du solitaire murmurer un psaume ou un cantique.

Vers le milieu de notre parcours, il s'arrêta. Là encore s'élevait un banc de verdure, près d'un chêne, mais, cette fois, l'image de la Vierge Immaculée avait remplacé celle du Père nourricier de Jésus. Un instant il fixa son regard sur Marie. Deux larmes vinrent mouiller ses joues flétries.

— Consolatrice des affligés, refuge des pécheurs, balbutia-t-il, priez pour nous, maintenant et à l'heure de notre mort. Ainsi soit-il.

Le sentier serpentait toujours, là, sous les taillis, entre les troncs rugueux ; nous le reprîmes.

Enfin, de dessous le feuillage, comme un nid de fauvette, surgit tout-à-coup le toit rustique d'une hutte. L'intérieur disparaissait sous un épais tapis de mousse. Dans un coin, je distinguai un crucifix, quelques ossements humains, des livres couvrant la surface d'une pierre. A ma droite, un lit de feuilles mortes sur lequel se laissa choir le vieillard.

Soudain, une pâleur cadavérique couvrit ses traits, sa paupière se ferma. Vivoient impressionné, je tombai à genoux. Peu à peu pourtant la vie sembla lui revenir ; il ouvrit les yeux et me regarda, sa main s'étendit.

— Là, dit-il avec effort, à trente pas, vous trouverez une fosse..... Souvenez-vous du vieil ermite de la forêt..... Sa main retomba inerte. Il était mort.....

Après avoir transporté le corps à sa dernière demeure,

je restai quelque temps pensif, à regarder la terre recouvrant ce vieillard qui venait de succomber sous le poids des souffrances et des années. Jamais la mort ne m'était apparue dans d'aussi étranges circonstances.

Bientôt mon imagination surexcitée s'étraya du calme majestueux et de l'imposante solitude de la forêt. Un souffle de terreur glissa dans mes cheveux. Le bruit des feuilles froissées sous mes pas me parut un cliquetis sinistre ; le vent avait, me semblait-il, des façons de mugir, sauvages et lugubres ; la lumière ruisselante, puis interceptée çà et là par le feuillage, formait autour de moi une foule d'ombres grimaçantes ; le chant des oiseaux se changeait en rires stridents qui me glaçaient... Je m'enfuis épouvanté.

De retour au milieu de mes frères, on m'interrogea. Ce fut mon secret.

Depuis ce jour, les vastes contrées de l'Ouest ont bu les sueurs de mon front et reçu le travail de mes mains. J'ai souffert, j'ai oublié le toit paternel et quelque fois hélas ! le Dieu de mes premières années ; mais le souvenir du vieil ermite de la forêt est resté vivace au fond de mon cœur.

Cédant au désir des cinquante dernières années de mon existence, j'ai voulu revenir au premier tombeau jeté sur ma route. Puis, sur ces lieux, j'ai suivi le même parcours. Au premier endroit, mes pas se sont heurtés aux degrés d'un temple dédié à S. Joseph, plus loin, là-bas, une humble chapelle érigée en l'honneur de la S. Vierge, marque le second poste de la journée du solitaire, et, sur sa tombe, j'ai prié dans la nef de votre église paroissiale. Ainsi chacune des traces laissées par le pieux solitaire est empreinte de la bénédiction du bon Dieu, souvenez-vous, mes enfants, du vieil ermite de la forêt.

Ces dernières paroles prononcées avec quelque solennité, le mendiant se tait.

Le feu de l'âtre ne laisse plus échapper que quelques langues bleuâtres et vacillantes qui lèchent les pierres sombres de la cheminée. Les charbons amoncelés, prenant mille formes diverses et fantastiques, s'éroulent avec un léger froissement.

L'horloge, au même moment, fait retentir les coups de minuit..... C'est l'heure du repos.

Mais, quoique nous fermions les yeux, le sommeil refuse d'appesantir nos paupières, nos oreilles s'obstinent à entendre le tic-tac monotone du pendule. Le souvenir du vieil ermite va hanter nos songes.

TYPES SCOLAIRES

LE CONFRÈRE DE CLASSE.

Les ouvriers rassemblés dans un même atelier, les soldats marchant sous la même bannière, contractent presque naturellement entre eux quelques rapports de camaraderie. Mais ces liaisons, soumises aux mille vicissitudes de la vie et de la fortune, fondées uniquement sur l'habitude de se voir ou sur la participation à des travaux, à des dangers et à des triomphes communs, ne s'élèvent que rarement jusqu'à l'amitié.

Bien différente est l'étroite et constante solidarité qui unit les " confrères " d'une même classe. Il serait assez difficile de définir la nature de ce lien à la fois si agréable et si fort. Ce n'est pas l'amitié, dans le sens rigoureux de ce mot, c'est moins encore l'intimité. Le cœur humain est trop inconstant, ses sympathies sont trop capricieuses pour que des caractères variés, des tempéraments parfois tout opposés, rassemblés au hasard, puissent s'entendre et s'harmoniser si parfaitement. Avoir été assis sur les mêmes bancs pendant des années, avoir respiré le même air, gémi sous la même serule, est-ce là ce qui produit ces rapports fraternels, cette sympathie mystérieuse, ce *cor unum et anima una* qui fait l'orgueil d'une classe ? Nous nous gardons bien de décider la question, mais il nous semble impossible d'admettre que des causes purement physiques, purement accidentelles puissent amener un résultat moral aussi considérable.

Quoiqu'il en soit, nous prenons le confrère de classe tel qu'il vit dans nos souvenirs, tel qu'il existe sous nos yeux. Le confrère de classe, au moins dans la pureté idéale de son type, c'est la condescendance incarnée, le dévouement fait homme. Vous ne pouvez l'avoir oublié, ô vous qui vous appuyiez sur son épaule hospitalière, lorsque les pavots de Morphée appesantissaient vos yeux et alourdissaient votre cerveau. Et vous, combien de fois vous a-t-il sauvé, lorsque, avec un art infini, il vous glissait un mot, une phrase même qu'un maître impitoyable réclamait sous les plus terribles menaces ? Et vous encore, qui étiez son voisin, vous n'avez pas craint de vous exposer en tenant discrètement ouvert, à l'endroit fatal, un livre sur lequel votre pauvre condisciple pouvait jeter un regard furtif mais libérateur. L'avez-vous oublié, vous enfin qui d'un signe, au besoin d'un coup de pied charitable, avertissiez un camarade distrait que les yeux " d'un inexorable argus " l'avaient pris pour cible ?

On a vu des cœurs mal constitués perdre le souvenir des bienfaits reçus, on a vu même des hommes dénaturés

repousser la main amie qui les arrêtait au bord du précipice, qui les attachait du sein des eaux ou du milieu des flammes, mais nul n'a souvenance que les services rendus en classe aient été payés d'ingratitude. Quelques esprits chagrins prétendent, peut-être, que ces services perdent un peu de leur valeur théorique, parce qu'ils sont réciproques, et que, *sauveur* aujourd'hui, on peut se trouver dans le cas de devoir être *sauvé* soi-même demain. En dépit de cette objection que nous appellerons mesquine, nous conserverons à notre type toute sa splendeur native, nous persisterons à affirmer que le dévouement le plus désintéressé est le seul mobile de ces bons offices mutuels. Non, quand un élève *souffle* la leçon à un confrère empêtré, qui *sume* pour un mot rebelle, pour une phrase insurgée, aucune arrière-pensée d'égoïsme ou d'intérêt ne vient ternir l'éclat de sa « bonne action ». Oublieux de sa propre personne, il ne songe qu'au danger qui menace son condisciple ; c'est par pur dévouement qu'il s'efforce d'épargner à son voisin les horreurs du *penum* ou la honte de « rapporter sa leçon ».

Maintenant *paulo majora canamus*, voyons quelle haute philosophie renferme le type sur lequel nous appelons votre attention. Le confrère de classe est le témoin journalier de notre existence scolaire. Il applaudit de tout cœur à nos succès, il pleure nos défaites, il souffre de nos humiliations ; nos triomphes l'enorgueillissent, nos revers l'abatent. Sa main a des étreintes plus chaleureuses, sa voix a des inflexions plus tendres que celles des autres écoliers.

Le confrère de classe a dans le cœur des trésors d'affection ; chez lui la cordiale amitié semble si spontanée et si naturelle qu'il la prodigue en quelque sorte à son insu. Modèle accompli de la bienveillance la plus délicate, il ferme les yeux sur nos défauts, bien qu'il les connaisse parfaitement. Jamais une parole de blâme ne s'échappe de ses lèvres ; mais quand il s'agit de louer nos qualités, de préconiser nos talents, sa compatissante éloquence s'élève jusqu'au lyrisme. Sa discrétion est l'incorruptible gardienne de l'HONNEUR DE LA CLASSE, ce drapeau que nous déployons avec la plus jalouse fierté, cet étendard sacré dont pas une ombre ne peut ternir l'éclat.

Le confrère de classe, enfin, c'est ce frère d'armes qui, au milieu des luttes ardentes de l'émulation juvénile, bannit de son cœur jusqu'à la pensée de l'envie. Lui êtes-vous supérieur, il ne s'en offense pas ; lui êtes-vous inférieur, il ne vous méprise pas ; êtes-vous son égal, il combattra avec courtoisie et, chose merveilleuse, le vaincu sera aussi satisfait que le vainqueur.

Tel nous apparaît le confrère de classe. Si imparfaite que soit cette ébauche crayonnée à la hâte, elle suffit pour indiquer la place immense qu'un semblable personnage occupe dans nos souvenirs de jeunesse. Son nom reste

gravé sur la page la plus intime de ce livre étrange du cœur humain où tant d'autres images se fixent un moment, pour s'évanouir bientôt dans le tombeau de l'oubli.

QUESTIONS D'ENFANT (1)

— Père ! qui passe le plus vite ? ...
 Est-ce le fleuve ? Est-ce le vent ?
 Est-ce l'étoile qui gravite
 Et s'enflamme en sillon mouvant ?

Est-ce la nue, ou la fumée ?
 L'hirondelle sifflant dans l'air ?
 La fusée en gerbe allumée ?
 Est-ce la foudre ? Est-ce l'éclair ?

Le torrent ? l'ardente avalanche ?
 Le plomb rapide et meurtrier ?
 Le brick gonflant son aile blanche ?
 L'homme penché sur l'étrier ?

Le sable arraché de la grève ?
 La frêle bulle de savon ?
 Le fil de la Vierge ? le rêve ?
 La feuille morte ? le ballon ? —

— Mon fils, que l'avenir t'évite
 Ce savoir doux et douloureux !
 Non, ce qui passe le plus vite,
 Enfant, ce sont les jours heureux ! ...

GALERIE NATIONALE

LE CHEVALIER DE LÉVIS.

A la nuit tombante du 8 septembre 1760, l'armée anglaise disséminée dans Montréal, pouvait apercevoir les flammes rouges des bivouacs français de l'île Ste-Hélène. Deux mille soldats étaient là ; les feux éclairaient vivement un groupe nombreux et des silhouettes éparses tranchant sur les ténèbres. C'était le seul obstacle que l'Angleterre devait encore briser pour compléter la conquête du Canada. Soudain un long cri d'enthousiasme s'éleva du cercle jusqu'alors silencieux ; la masse d'hommes s'agita, les foyers jetèrent un vif reflet sur les ondes du St-Laurent et ce fut tout le calme se rétablit.

Que s'était-il passé ? Si, quelques instants auparavant, nous nous étions glissés à travers les joncs qui

couvraient, à cette époque, les abords de l'île Ste-Hélène, nous aurions entrevu le chevalier de Lévis, fièrement placé au milieu de sa poignée de braves, de cette héroïque phalange, de ce bataillon sacré dont le front, superbe d'orgueil national, refusait de se courber sous le coup brutal du vainqueur, peut-être alors aurions-nous saisi les paroles suivantes :

“ Soldats, nous avons jeté notre dernier cri de guerre, livré notre dernier combat, chanté notre dernier triomphe. Désormais nos fidèles épées vont pendre inutiles à nos côtés. Le guerrier français n'aura plus d'abri sur cette terre qu'il a fertilisée de ses sueurs. Qu'au moins nos drapeaux arrosés de notre sang n'aillent pas orner les trophées de l'Anglais. Livrons aux flammes ces compagnons de notre gloire ; eux au moins ne connaîtront pas la honte de la reddition.”

L'immense clameur entendue de Montréal avait alors été lancée dans la nuit calme, et ces héros, mornes et sombres, contemplèrent leurs drapeaux disparaissant au milieu du brasier.

Dans cet épisode, où l'on croirait revoir le héros des Thermopyles, se peint admirablement le noble caractère du chevalier de Lévis, officier français qui, le dernier, rendit l'épée.

Arrivé au Canada en 1756, avec le marquis de Montcalm, il partagea toute la gloire de ce grand homme à Carillon et, quelques années plus tard, il vengea la défaite des “Plaines d'Abraham.” En 1760, il revint en France. Plus heureux sur les champs de bataille européens, en 1783, il reçut le titre de maréchal de France, celui de duc l'année suivante. La ville d'Arras, où il mourut en 1787, lui fit de magnifiques funérailles. Encore un brave, Canadiens-Français, dont vous devez garder le souvenir ; car, lui aussi, bien des fois répéta votre noble devise : RELIGION, PATRIE, HONNEUR.

INFORMATIONS DIVERSES

Dimanche 20 février, à l'issue de l'Office divin ont retenti dans notre Chapelle les accords du *Te Deum*, cette hymne majestueuse que les voix chrétiennes entonnent toujours avec une profonde et religieuse émotion. L'Eglise faisait trêve à sa douleur pour célébrer par des actions de grâces solennelles l'élection de son nouveau chef, le Pape Léon XIII. Cet heureux événement a été salué avec la plus grande joie au Collège Joliette qui compte le dévouement au St-Siège de Rome au nombre de ses plus chères traditions.

(1) Cette petite poésie est extraite de *l'Ecole et la Famille*, excellente publication dirigée par M. E. Robert, le savant auteur des nouvelles Grammaires françaises dont une édition canadienne est sous presse en ce moment à Montréal.

Jendi soir, 28 février, la communauté entière s'agenouillait pieusement au pied de l'autel de saint Joseph, éblouissant de lumières, de fleurs, de cristaux et saluait le retour du beau mois consacré au glorieux Patron de l'Eglise universelle. Un échant plein d'un noble enthousiasme ébranla la voûte de notre petit sanctuaire; le Rév. M. Laferrière exalta les vertus du chaste Père nourricier de Jésus dans un heureux commentaire de ces paroles du Psalmiste: *Justus ut palma florebit, sicut cedrus Libani multiplicabitur*; enfin, un salut solennel du T. S. Sacrement vint couronner cette belle et touchante solennité.

Notre auguste Protecteur, nous l'espérons, exaucera les ferventes supplications qui lui seront adressées durant ces jours spécialement consacrés à son culte, et daignera verser sur la jeunesse studieuse de cette Maison ses lumières et ses grâces les plus abondantes.

Le comité des anciens élèves se fait un plaisir de remercier les organes assez nombreux de la presse canadienne qui ont bien voulu reproduire, dans son entier ou dans ses principales dispositions, la Circulaire contenant le projet de réunion générale des élèves du Collège Joliette.

SOUVENIR DE PIE IX. — On a eu l'heureuse idée de réunir en un volume tout ce qui a été dit et écrit de Pie IX, dans la province ecclésiastique de Québec, depuis sa mort douloureuse: mandements de NN. SS. les Evêques, panegyriques, discours prononcés au parlement, résolutions des diverses sociétés, articles de journaux, etc., etc. Ce sera là un précieux souvenir pour tous les catholiques, un monument, et un témoignage de notre foi donné à l'étranger. Le recueil coûtera 50 cents l'exemplaire et \$ 4.00 la douzaine, pourvu que l'on y souscrive d'avance par lettre, par carte postale ou autrement, et sera expédié franco à tous ceux qui en auront remis le prix à l'éditeur, M. J.-A. PLINCUET.

Toute communication, lettre enregistrée, etc., devra être adressée **BORRÉ 1449** ou **TIROIR 2095**, Bureau de poste, Montréal, P.-Q. — *Communiqué.*

Nos lecteurs auront remarqué que, depuis quelque temps, nous n'avons pas publié les listes de semaine. Par suite de la succession presque ininterrompue des examens, depuis la moitié du mois de janvier, il n'a pas été possible d'établir des listes régulières. Les choses ayant repris leur cours normal, nous sommes en mesure de reprendre la publication de ces listes qui con-

tiennent de précieux renseignements pour les familles et servent d'encouragement aux élèves.

COURS LATIN.

	Liste du 17 Février.	Liste du 24 Février.
Rhetorique.....	M. Tellier, St-Mélanie	M. Tellier, St-Mélanie
Belles-Lettres.....	E. Pouchier, Montréal	N. Prévillo, St-Alphonse et C. Gratton, Montréal
Versification.....	E. Perreault, Joliette et J. Dumontier, St-Barthélemy	J. Dumontier, St-Barthélemy
Syntaxe.....	W. Mercier, Joliette	R. Delfausse, Joliette

COURS COMMERCIAL.

	Liste du 17 Février.	Liste du 24 Février.
1 ^{re} Année Clas. d'aff.	P.-X. Brûlé, St-Désaire	P.-X. Brûlé, St-Désaire
2 ^e " { Franç....	R. Laurendeau, St-Gabriel	O. Lavalée, Berthier et E. Ouibseau, St-Norbert
{ Ang.....	A. Provost, Joliette	A. Boyce, St-Antoine
3 ^e " { Franç....	R. Boulet, Joliette	R. Boulet, Joliette
{ Ang.....	R. Boulet, " "	R. Boulet, " "
4 ^e " "	E. Champagne, Berthier	E. Champagne, Berthier

NECROLOGIE.

La mort vient encore d'enlever un de ces chrétiens fervents, de ces vénérables pères de famille, de ces bons citoyens dont le souvenir reste longtemps gravé dans la mémoire des habitants d'une paroisse. M. Benjamin Geoffroy, respectable cultivateur de St-Ambroise de Kildare, a quitté cette vie, le 19 février, laissant de nombreux enfants dans la douleur. Il était âgé de 68 ans. Que son fils, le Révérend F.-X. Geoffroy, curé de St-Sophie, reçoive nos plus sincères condoléances.

Une messe de *Requiem* a été chantée à la chapelle du Collège, le 16 février, pour le repos de l'âme de Messire J. O. Paré, Chanoine primicier de la Cathédrale de Montréal. Il a été, avec S. G. Mgr Bourget, l'un des premiers bienfaiteurs de notre établissement.

Les Messieurs dont les noms suivent nous ont fait parvenir le montant de leur abonnement :

Les RR. MM. T. Dagenais, Curé, St-Roch; F.-X. Geoffroy, Curé, Ste-Sophie.

MM. D. Drainville, Ecr. M. D. Berthier; Ed. Guilbault, Ecr. Maire de Joliette; H. Leblanc, Ecr. M. D. Pointe-St-Charles; S. Piquette, Joliette.

UNE EXCURSION

DANS

l'Amérique du Sud

LE BRÉSIL.

(Suite.)

Je viens de faire allusion à la difficulté qu'on éprouve à pénétrer dans l'intérieur du Brésilien ; eh bien, dans la rue, au théâtre, à l'hôtel, il n'y a pas d'homme plus liant que lui et l'on n'en finit pas, sans pourtant les chercher, de présentations, de compliments et de poignées de main. L'étranger, heureusement, échappe à l'accolade. Celle-ci reste toute brésilienne et se donne dans la rue aussi bien que partout ailleurs ; elle remplace la poignée de main chez des amis plus intimes, et comporte, comme accompagnement obligé, trois petits coups réciproques dans le dos, qu'on est toujours tenté de prendre pour quelque signe maçonnique.

Pour compléter l'article "détails de mœurs", qu'on me permette d'en citer encore quelques-uns, plus intimes mais non moins caractéristiques. Un des travers du Brésilien est d'être plus cérémonieux et complimenteur que de raison. Bien vite, heureusement, l'on sait ce que parler veut dire, et l'on finit par se faire à tant de choses qui surprennent tout d'abord. Ainsi : vous vous extasiez sur un objet quelconque et croyez de bon goût d'en complimenter le détenteur : " *As suas ordens* [à vos ordres], il est à vous ", répond-il invariablement ; mais gardez-vous bien de le prendre ; vous vous feriez, peut-être, un mortel ennemi, tout en perdant, à coup sûr, votre réputation de savoir-vivre et presque d'honnête homme. Ou encore : vous écrivez à une personne de votre famille ou de vos amis : l'une de vos connaissances de la veille, sans se douter même du nom de votre correspondant, ne manquera jamais de vous dire, s'il vous surprend dans cette occupation : " Présentez, je vous prie, mes hommages à cette aimable personne ". Et cet adieu, au moins aussi singulier que stéréotypé : " *A tout-à-l'heure* ", se dit, alors même qu'on se quitte pour toujours.

Dans cette ville naguères encore si privée de nouvelles venant d'Europe et de l'étranger, le grand événement, celui qui, plus que tout autre, captive, agite et passionne, c'est l'arrivée d'un steamer, souvent impatiemment attendu. Il fait bon voir alors l'animation du port et l'encombrement des rues basses. Le commerce et la Finance, l'employé, le colporteur et l'esclave se pressent sur les quais, tandis qu'aux flancs du steamer nouveau-venu vont s'accrocher quelques petits bateaux à vapeur et des grappes sans fin d'embarcations légères aux pavillons flottants et aux mille couleurs.

Puis, tandis que les avides s'abreuvent de nouvelles, que

d'autres se précipitent et s'embrassent, que d'autres encore profitent du trouble général pour goûter la table du bord, là, sous l'échelle à peine descendue, les matelots se battent, s'injurient et s'arrachent indistinctement passagers et colis ; les maîtres des barques font leur prix, à l'honneur, naturellement, des nègres qui les montent et à l'exploitation des passagers qui s'y confient. Sur une éminence voisine, le Sémaphore déploie la pavillon du steamer ; les tramways en prennent les couleurs, et les journaux de la localité publient à grand tapage la bonne nouvelle ainsi que la liste complète des nouveaux débarqués. Deux bâtiments voisins, le *Correio* [la poste] et la *Bolsa* [la bourse] ne désemplissent pas de curieux, et l'arrivée des sacs aux lettres et dépêches est partout saluée de vives acclamations.

Aujourd'hui l'ouverture du câble transatlantique a quelque peu terni la couleur de ce tableau, dans lequel la politique et le commerce, renseignés au jour le jour, ne figurent plus qu'accessoirement. Il faut s'incliner devant la réussite de cette grande entreprise : ce fut la plus belle fête à laquelle il m'eût été donné d'assister dans le Nouveau-Monde que celle de l'inauguration de ce service télégraphique. Ce câble, si plein d'avenir et de promesses, devait cependant, pendant quelque temps, bouleverser fatalement le marché du pays et de la ville.

Appréciant mieux que tout autre les immenses avantages qu'allait retirer son empire de ce fait capital, l'Empereur voulut donner à cette fête un éclat inaccoutumé, et les vastes salons du *Casino fluminense* réunissaient le soir autour de S. M. l'élite de la population, soit quelques milliers de personnes.

La fête fut brillante et se prolongea fort tard. L'Empereur était visiblement heureux. Il vint à moi, et j'eus personnellement l'honneur de m'entretenir avec S. M. J'avais eu, peu de temps auparavant, le plaisir de lui être présenté en son palais de Saint-Christophe. Qu'il me soit permis de parler de cette entrevue qui restera pour moi l'un des plus agréables souvenirs de mon voyage.

L'Empereur est un homme d'une cinquantaine d'années, à la taille élevée, au port majestueux, à la longue barbe blanche, aux cheveux grisonnants, à l'air intelligent et distingué. Honoré d'une audience gracieusement accordée, je m'y rendis avec le plus grand plaisir. C'est une chose imposante que d'aller ainsi, en pays étranger, présenter au Souverain du plus grand empire du monde, ses hommages en tête-à-tête ; mais Sa Majesté brésilienne est si bonne, elle unit à beaucoup de prestance tant de simplicité et d'attraits, que l'on se sent vite à l'aise et que l'émotion ne tarde pas à disparaître. Alors, on jouit vraiment de son aimable et savante conversation ; car l'Empereur est non-seulement un politique habile et un homme très-intelligent, mais un savant versé dans toutes les sciences, un polyglotte parlant aisément plusieurs langues et un exemple rare de prodigieuse mémoire. Il lit tout ce qui se publie chez lui comme à l'étranger, mais surtout en Europe ; il sait tout ce qui se passe et a réponse à tout ; j'ose dire qu'il est une des têtes les plus fortes du monde couronné.

Après m'avoir adressé quelques paroles de bienvenue, il me félicita de mes goûts de voyage et m'indiqua gracieusement quelques belles excursions à faire dans la contrée,

ibm's ensuite tendu familièrement la main et m'a dit qu'il fallait, à tout prix, emporter du Brésil un heureux souvenir. Faisant alors à reculons les trois saluts réglementaires, nous passâmes au salon de Sa Majesté l'Impératrice. L'Impératrice est vive et caustique, et, comme l'Empereur, porte sur les traits un grand cachet de bonté. C'est, du reste, leur marque distinctive à tous deux, et l'on s'explique, à les voir, non moins qu'à les entendre, l'idolâtrie réelle que leur ont vouée leurs sujets. J'emportai de ma visite au palais de Saint-Christophe un souvenir qui ne périra pas. Leurs Majestés se font un véritable plaisir de recevoir les rares étrangers qui débarquent à Rio ; ceux-ci, de leur côté, auraient tout à perdre en négligeant l'occasion d'approcher d'aussi aimables et gracieux souverains.

Le palais de Saint-Christophe n'offre, en lui-même, rien de bien particulier. Il est vaste et bien situé dans un des beaux faubourgs de Rio, mais extérieurement simple d'architecture, comme intérieurement de décor. Les mœurs de ses augustes habitants sont d'ailleurs patriarcales, et le train de maison de la famille impériale ne répond certes pas à sa haute position. Ainsi, pour ne parler que des équipages de la Cour, la voiture de gala que traînent, à tour du rôle, de belles mules harnachées d'or ou six petits chevaux noirs, n'est qu'une antique berline à huit ressorts que son train jaune et ses vieilles dorures font ressembler à s'y méprendre aux carrosses du siècle dernier.

L'escorte se compose d'une vingtaine d'officiers de police à cheval qui ne quittent pas un instant le galop. L'Impératrice est-elle de la promenade, son unique dame d'honneur, Dona Josephina, la suit dans une triste calèche qu'on ne prendrait, sur nos places publiques, qu'à la dernière extrémité.

Il est vrai que l'Empereur n'a que peu de fortune personnelle, que sa liste civile est modeste, et qu'il préfère consacrer l'une et l'autre à l'encouragement des arts, au développement des sciences, à l'extension des œuvres de bienfaisance. De là sa grande simplicité. Il semble du reste, s'y complaire : les Chambres lui ayant voté naguères un fort crédit supplémentaire pour remonter son train de maison, Sa Majesté, jalouse de sa juste popularité, ne voulut point l'accepter.

Il rend visite, successivement, aux principaux établissements publics de la ville, et ne manque jamais le dimanche d'assister, en grande pompe, aux offices religieux. Aux grandes processions, lui-même et trois de ses ministres ou de ses chambellans portent, recueillis et chapeau bas, le dais du St-Sacrement : cette piété produit un excellent effet dans ce pays où, le culte catholique est la religion de l'État.

Les nègres, comme on sait, sont très-abondants dans ce pays lointain. Tout esclave qu'en soit la majeure partie, ils sont gais de nature : ils rient et solârent toujours. Le soleil est leur Dieu ; la chaleur les dilate ; par contre, ils s'assombrissent avec le temps, et la pluie les agace plus encore qu'elle ne les mouille.

Chanteurs que rien n'arrête, ils ont toujours quelque antique refrain que, volontiers, ils répètent en chœur, par les rues de la ville, ils marchent au pas, porteurs de lourds fardeaux. Ils tiennent tous entre eux, et forment une réelle

famille : deux nègres qui se croient sans s'être jamais vus s'abordent gaiement, fraternisent et se perdent en menus propos. Indolents et mous par nature, ils sont taillés cependant pour les fortes fatigues et s'acquittent, au besoin, des plus rudes travaux.

D. R.
(A continuer.)

Vient de paraître

A

l'Atelier typographique de la Voix de l'Écolier du Collège Joliette :

MANUEL
de la

CONFÉRIE DU CŒUR DE JÉSUS

En faveur des

SAINTE AMES DU PURGATOIRE

A l'usage des Collèges et Pensionnaires

Ce nouveau recueil, approuvé par S. O. Mgr l'Évêque de Montréal, forme un joli volume de 272 pages, renfermant outre le PETIT OFFICE DE LA B. V. MARIE, l'OFFICE DES MORTS et le PETIT OFFICE DE L'ANGE GARDEUR, un choix complet des prières et des pratiques les plus propres à nourrir la piété des jeunes gens.

PRIX { Relié en toile..... 25 CENTIMS.
 { Relié en cuir..... 30 "

Une réduction de 20 pour cent est accordée aux Maisons d'éducation pour toute commande excédant une douzaine d'exemplaires.

Adresser les demandes au PROCUREUR DU COLLÈGE JOLIETTE.

Frais d'expédition à la charge des destinataires.

COLLEGE JOLIETTE

FONDE EN 1846

DIRECTÉ PAR

Les Clercs de Saint Viateur

COURS COMMERCIAL ET CLASSIQUE

CONDITIONS :

Demi-Pensionnaires..... \$ 20.00

PENSIONNAIRES.

Enseignement et pension..... 100.00

Lit, lavage, raccommodage..... 18.00

Usage d'un pupitre..... 1.00

Leçons d'usage du piano..... 20.00

EN VENTE à ce Bureau " Avis de Renouvellement d'Enregistrement de Droit Réel."